

COMPTES RENDUS

Presses Universitaires de France | « [Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale](#) »

2017/1 Vol. 111 | pages 179 à 191

ISSN 0373-6032

ISBN 9782130788331

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-d-assyriologie-2017-1-page-179.htm>

Pour citer cet article :

« Comptes rendus », *Revue d'assyriologie et d'archéologie orientale* 2017/1 (Vol. 111), p. 179-191.

DOI 10.3917/assy.111.0179

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

© Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

COMPTES RENDUS

N. Samet, *The Lamentation over the Destruction of Ur*, Mesopotamian Civilization 18, Winona Lake, 2014.

La lamentation sur Ur est connue depuis l'édition que S. N. Kramer en donna en 1940 dans AS 12 : le repérage de nouveaux duplicats et les progrès de la sumérologie rendaient nécessaires une nouvelle édition. Le présent ouvrage, issu d'une thèse soutenue à l'université de Bar-Ilan en 2008, a été préparé à Philadelphie en 2009-11 lors d'un post-doc qui a permis à l'A. de collationner la majorité des manuscrits, jusqu'alors étudiés par photographies (le détail est donné p. 33 n. 15). L'ouvrage comprend une introduction qui présente le genre littéraire des lamentations (p. 1-13) avant d'étudier de manière plus précise celle qui concerne la ville d'Ur (« LU », p. 13-31). Le ch. 2 présente les 92 manuscrits désormais disponibles (p. 32-52). Au ch. 3 figure la translittération et la traduction du texte (p. 54-77), que complète un commentaire ligne par ligne au ch. 4 (p. 78-132). Le ch. 5 présente le détail des manuscrits (« partition », p. 133-233). L'ouvrage s'achève par une bibliographie¹, des index et 28 planches en couleurs reproduisant la majorité des tablettes. Il s'agit d'un travail aussi classique que solide sur un texte déjà bien connu. Une addition peut d'ores et déjà être annoncée : la découverte en avril 2017 à Ur, dans une maison fouillée par l'équipe d'A. Otto, d'un manuscrit supplémentaire, qui donne les l. 251-267 et sera publiée par A. Löhnert.

Je me limiterai à une remarque de détail. À propos des dates des manuscrits des lamentations, l'A. indique : « All manuscripts of the five currently known City Laments date to the Old Babylonian period. In cases in which the manuscripts were examined more closely, they usually turn out to be dated to the twentieth through eighteenth centuries B.C.E. Exceptions include LU manuscripts from Kiš, dating from the reign of Rim-Sin II of Larsa in the mid-eighteenth century; and the LU manuscript from Sippar, dating from the days of Ammišaduqa (ca. 1646-1626) » (p. 2 n. 5). On ne voit pas en quoi un manuscrit de Rim-Sin II fait exception, puisqu'il date du milieu du XVIII^e siècle. Mais surtout, ces manuscrits datés de Rim-Sin II ne proviennent nullement de Kiš, malgré l'indication répétée p. 9 : « Colophons appearing on LU manuscripts from Kiš point to the reign of Rim-Sin II of Larsa in the mid-eighteenth century » : il s'agit en effet des manuscrits Y₁ et Y₂, tous deux conservés à Yale (respectivement YBC 7159 et YBC 4661 [cf. p. 37], donc sans provenance connue. Il s'agit vraisemblablement d'exercices scolaires retrouvés à Larsa. J'ajouterai que ces im-ġid-da d'Ilšu-ibbišu rappellent de près les exercices de Qišti-Ea, écrits en l'an 11 de Samsu-iluna, juste après l'écrasement de la révolte de Rim-Sin II et sur lesquels j'ai attiré l'attention (« La scolarité de Qišti-Ea en l'an 11 de Samsu-iluna », *NABU* 2011/59 ; voir depuis

P. Michalowski, « The scribal training of Qišti-Ea », *NABU* 2012/6). On voit donc que la révolte de Rim-Sin II n'a nullement interrompu la formation des scribes et que celle-ci se poursuivit sans rupture l'année suivant la reprise en main de Samsu-iluna, en l'an 11 de son règne².

D. CHARPIN

J.-L. Huot, *L'E.babbar de Larsa aux II^e et I^{er} millénaires (Fouilles de 1974 à 1985)*, Bibliothèque archéologique et historique 205, Beyrouth/Damas, 2014.

Les fouilles officielles de Larsa ont d'abord porté sur le palais de Nur-Adad ; entamées par A. Parrot en 1933, puis en 1967, elles furent poursuivies lors des 4^e et 5^e campagnes par J.-Cl. Margueron. C'est en 1969-70 que ce dernier débuta la fouille du principal temple de la ville, l'E.babbar, qui fut pour l'essentiel réalisée de 1974 à 1985 par J.-L. Huot et son équipe. Ces travaux ont déjà donné lieu à de copieux rapports préliminaires, mais une publication finale s'imposait. L'ouvrage est divisé en trois parties, respectivement consacrées aux constructions du deuxième millénaire (p. 9-136), à celles du premier millénaire (p. 139-155) et enfin au matériel (p. 159-243), avec une conclusion sur « La chronologie et l'histoire de l'E.babbar » (p. 245-252). La formule retenue par l'A. est intelligente : plutôt que de recopier ce qui avait déjà été écrit dans les rapports préliminaires, il se contente à chaque fois d'y renvoyer, en résumant ce qui a déjà été publié et surtout en donnant des compléments ou de nouvelles interprétations. Un exemple est fourni par le ch. 14, consacré à la « jarre L.76.77 » (p. 165-167) ; depuis les publications de 1979 et 1980, J. Bjorkman avait repris le dossier en 1993, et J.-L. Huot lui avait répondu en 1995. Il fait ici le point, mettant l'accent sur les nombreux fragments d'objets en argent, qui seraient des moyens de paiement : j'ai développé cette hypothèse récemment, en considérant cette jarre comme témoignant des activités d'un « contrôleur » (sumérien kù-lá), rattaché au temple de la déesse Kittum, et chargé de mettre dans des sachets scellés des fragments d'argent dûment pesés³.

En ce qui concerne la reconstitution de l'histoire du temple à l'époque paléo-babylonienne (p. 133-135), les travaux de Warad-Sin n'ont malheureusement pas été pris en compte, sans doute parce que les fouilles n'ont pas retrouvé d'inscriptions de ce roi dans l'Ebabbar. Mais il a commémoré ses travaux dans la première partie du nom de sa 4^{ème} année de règne : « Année où le roi Warad-Sin a construit la grand cour (kisal-mah) du temple de Šamaš à Larsa ». Il n'y a pas de raison de remettre en cause une telle affirmation : pour autant que nous puissions contrôler, les informations des noms d'années ne nous livrent pas « toute la vérité », mais ne mentionnent « rien que la vérité ». Ce serait donc du règne de Warad-Sin, et non pas de celui « de Hammu-

1. Celle-ci a été correctement relue. J'ai toutefois noté p. 239 A. Löhnert à corriger en Löhnert. À propos de l'apprenti scribe Ipiq-Aya, l'A. aurait aussi pu citer l'étude de F. van Koppen parue la même année (« The scribe of the flood story and his circle », dans K. Radner & E. Robson (éd.), *The Oxford Handbook of Cuneiform Culture*, Oxford, 2011, p. 140-166).

2. Pour le synchronisme entre Rim-Sin II et Samsu-iluna, je me permets de renvoyer à mon tableau de la RA 108, 2014, p. 129, où l'on voit que l'an 11 de Samsu-iluna a suivi la dernière année de Rim-Sin II.

3. Cf. mon livre *La vie méconnue des temples mésopotamiens*, Docet omnia 1, Paris, 2017, p. 86-99.

rabi (au plus tard, et peut-être de Rim-Sin) que date probablement la construction des bâtiments entourant la cour I ». Ayant eu – grâce à J.-L. Huot – la chance de fouiller l'une de ces pièces quand j'étais un jeune étudiant, je souhaitais 43 ans plus tard rendre à César ce qui appartient à César.

Le dernier épigraphiste de la mission de Larsa regrette à quelques endroits que son responsable ne lui ait pas demandé de relecture. Il aurait ainsi pu indiquer que la fameuse tablette de l'Ebabbar de Sippar (étudiée p. 247-248) a donné lieu à des travaux récents (comme U. Seidl, « Das Ringen um das richtige Bild des Šamaš von Sippar », *ZA* 91, 2001, p. 120-132 et C. Woods, « The Sun-God Tablet of Nabû-apla-iddina Revisited », *JCS* 56, 2004, p. 23-103). Plusieurs études de P.-A. Beaulieu auraient également pu être citées : « Neo-Babylonian Larsa : a Preliminary Study », *Or* 60, 1991, p. 58-81 ; « Prébendiers d'Uruk à Larsa », *RA* 87, 1993, p. 137-152 ; « A Finger in every pie : the institutional connections of a family of entrepreneurs in neo-babylonian Larsa », dans *MOS Studies 2 = PIHANS 87*, Leyde, 2000, p. 43-72. Mais il ne s'agit que de brouilles et l'on terminera en remerciant Jean-Louis Huot pour avoir mené cette entreprise jusqu'au bout et en le félicitant de n'avoir pas comme certains de ses collègues laissé dormir dans ses tiroirs une documentation inédite sur des fouilles achevées depuis longtemps.

D. CHARPIN

A. George, Th. Hertel, J. Llop-Radua, K. Radner & W. van Soldt, *Assyrian Archival Documents in the Schøyen Collection and Other Documents from North Mesopotamia and Syria*, Cornell University Studies in Assyriology and Sumerology 34, Bethesda, 2017.

La publication de la collection Schøyen se poursuit avec ce neuvième volume, consacré à la publication ou republication de 84 textes d'archives, dont la majorité sont rédigés en assyrien.

On compte 39 documents paléo-assyriens (n^{os} 1-39), dont deux (n^{os} 26 et 27) avaient déjà été publiés. Ils proviennent des fouilles de Kültepe antérieures à 1925 ; sur ce total, 20 tablettes sont des lettres. Les 7 tablettes médio-assyriennes sont des contrats (n^{os} 40-43) et des listes (n^{os} 44-46), dont la provenance est jugée incertaine par leur éditeur (p. 63b : « A Syrian provenance is thus probable for the texts edited below, but there is no absolute certainty in the matter »). Sur les 10 tablettes néo-assyriennes (n^{os} 47-56), 7 proviennent des fouilles allemandes d'Assur d'avant la première guerre mondiale ; les n^{os} 47 et 50 probablement de Mallanate, le n^o 55 peut-être de Dur-Katlimmu. Deux tablettes paléo-babyloniennes sont originaires de Tell Leilan (n^{os} 57-58), 5 autres de Tigunatum (n^{os} 59-63). Deux tablettes proviennent de la Haute-Mésopotamie mittanienne (n^{os} 64-65). Deux tablettes oblongues percées d'un trou sont également paléo-babyloniennes, mais de provenance indéterminée (n^{os} 66-67). Enfin, une tablette médio-babylonienne provient d'Ugarit (n^o 68). Toutes ces tablettes sont publiées en copies et/ou photos, transcriptions et traductions annotées. L'ouvrage comprend encore le catalogue et les photos de 15 tablettes de mêmes provenances et dates, déjà publiés, qui se trouvent actuellement dans la collection *Schøyen* (n^{os} 69-84).

Quelques remarques sur les tablettes paléo-babyloniennes :

– Tell Leilan : A. George a bien repéré que les deux tablettes proviennent du « Northern Lower Town Palace », où 643 tablettes ont été trouvées en 1991 dans la pièce 12, dont 28 ont été publiées par M. Van De Mierop (*Or* 63, 1994). Jusqu'à présent, les tablettes de Tell Leilan « en errance » provenaient des fouilles de 1987 (cf. J. Eidem, *PIHANS* 117, p. 287 à compléter par *RA* 108, 2014, p. 144 n. 117). Pour le n^o 58 l. 6, au lieu de gîr 'zu-un-na-an¹ i-na na-aḫ-¹SAL¹, lire avec la copie gîr 'zu-un-na-nim^{*1} i-na na-kam^{*-tim}*. C'est également *i-na na-kam^{*-tim}* qu'il faut préférer à la lecture *i-na NA.ŠE.NI* de M. Van De Mierop dans *Or* 63, 1994, p. 313 (texte du 28/x, transcription seulement).

– Tigunatum : A. George fait le point sur la publication des archives découvertes par des fouilleurs clandestins dans le palais de Tigunatum, à rechercher dans la vallée du Haut-Tigre, sans doute dans les environs de Bismil⁴. Le synchronisme entre le roi local Tunip-Teššub et le roi hittite Hattusili I^{er} permet de dater l'ensemble de l'époque paléo-babylonienne tardive (ca. 1630). À côté de textes divinatoires, de textes lexicaux et de quelques rituels, on trouve la correspondance passive du roi Tunip-Teššub (alias Tuniya), et surtout des centaines de documents administratifs. Les cinq textes publiés dans CUSAS 34 appartiennent à cette dernière catégorie : compte de légumineuses, d'épeautre et de grain, servant à l'alimentation de bœufs et de porcs, etc. (n^o 59), compte d'ovins pour des divinités (n^o 60), comptes d'ovins et de caprins (n^{os} 61 et 62), livraison d'argent à Šu-Habur pour fabriquer un anneau de cheville pour Kaili-Addu et un vase pour Atati (n^o 63). Quelques suggestions pour le texte n^o 59 :

– i 8 : le NP *za-pu-ug* est surtout à rapprocher du Zabug, roi d'Amaz, mentionné dans ARM 24 187 (présent [MU.DU] d'un habit par *za-bu-ug LÚ a-ma-as^{ki}*, le 16-ii-ZL 5). Voir aussi *za-am-bu-ga-ni* en ARM 26/2 347 : 28-30 et en FM 6 9 : 10⁷.

ii 6 : AG rapproche à juste titre le É *ni-ip-ri-i du nêpârum* de Mari ou Chagar Bazar. Voir tout récemment l'étude de D. Lacambre & J. Patrier, « L'ergastule *nêpârum* de Chagar Bazar (Ašnakum) au XVIII^e s. av. J.-C. », dans Mél. Beyer, Turnhout, 2016, p. 167-182.

ii 10) Plutôt que *sa-me-i-din*, on retrouvera le nom bien connu Sammetar en lisant *sa-me-i-tar*.

ii 13) Plutôt que *ú-be-še*, lire *ú-úš-še* ; pour ce NP hourrite, cf. Th. Richter, *Vorarbeiten zu einem hurritischen Namenbuch*, Wiesbaden, 2016, p. 338. Plutôt que *i-na ši-an hi ša^{ki}*, lire p.é. *i-na ar-hi-ša^{ki}* (toponyme dont je ne connais pas d'autre attestation).

A. George donne également *in extenso* la transcription et traduction par le regretté W. G. Lambert de deux lettres inédites (p. 98-99)⁵. Une interprétation différente sur plusieurs points figure dans www.archibab.fr. On notera surtout ce qui concerne la lettre « Lambert Folios

4. On corrigera le lapsus p. 98b qui cite Idamaras parmi « three towns in the Ḫabar triangle », à côté de Ilan-šura et Šehna, mentionnées dans des inédits de Tigunatum. Le récent ouvrage de N. Ziegler & A.-I. Langlois, *Les toponymes paléo-babyloniens de la Haute-Mésopotamie*, MTT I/1, Paris (paru en décembre 2016, donc après l'achèvement de CUSAS 34), permettra désormais d'éviter de telles distractions.

5. Le lecteur devra prendre au garde au fait que les noms propres de ces textes ne sont pas repris dans les index p. 132-133. Noter que les folios correspondants ne sont pas disponibles sur le site « The Notebooks of W. G. Lambert » (<http://oracc.museum.upenn.edu/contrib/lambert/>).

7635-36 » (p. 98-99). L. 21-22, WGL avait lu ²¹ à *a-na a-hi-ia ba-ra-ša* ²² *īštar li-id-di-in* et traduit « Then Ištar will give juniper essence to my brother ». Le commentaire de A. George « If Lambert is right in identifying *ba-ra-ša* as a variant of *burāšu* “juniper” » dénote un certain doute, qui me semble justifié. De fait, dans les textes de Tigunatum, BA a souvent la valeur *pá* (dans la même lettre, l. 12) : il vaut donc mieux reconnaître le terme *parûm* qui désigne une mule.

– les n^{os} 66-67 sont deux tablettes oblongues, percées d'un trou, avec seulement l'inscription *am-ma-dar / DUMU ab-de-ra-ah*. L'éditeur a normalisé les noms en « Amma-dār, son of Abdi-Erah » ; c'est juste pour le second, mais le premier nom (non commenté) est sans parallèle. S'il s'agit bien d'un nom amorrite, comme le pense AG, les deux signes de la fin permettent de reconnaître l'élément -*madar*, présent dans les noms Abi-madar, Asdi-madar, Išhi-madar, ou encore Yarpa-madar, dans lesquels -*madar* prend la place d'un théonyme. Mais que faire du *am-* initial ? On pourrait penser à un nom incomplet : en effet, *am-mi-ma-dar* est connu, en particulier comme nom d'un roi de Terqa à l'époque paléo-babylonienne tardive, à normaliser comme Hammi-madar. Par ailleurs, l'éditeur estime qu'il s'agit d'étiquettes destinées à être attachées par une corde à récipient ou autre objet. La façon dont des traits ont été tracés, encadrant les deux lignes d'écriture sur tous les côtés, ainsi que le caractère archaïsant de l'écriture font plutôt penser à un modèle destiné à un lapicide chargé de graver la légende d'un sceau (cf. ci-dessus p. 173). Il est vrai que le trou dans la marge gauche et le fait qu'on ait affaire à deux exemplaires sont difficiles à expliquer dans une telle hypothèse ; cela, ajouté au problème posé par le nom de la l. 1, conduit à se poser la question de l'authenticité de ces deux objets.

Le seul regret concerne le traitement des empreintes de sceaux (n^{os} 22, 39, 40, 42, 53, 54, 64) : elles sont dessinées et photographiées, mais ni décrites ni étudiées. On se demande en particulier si la languette n^o 39, où est imprimé un sceau paléo-assyrien, est moderne ou ancienne (cf. A. Otto, « Ein neuentdeckte Glied in der Kette altorientalischer Administration — Zur Deutung gesiegelter Langetten », *Damaszener Mitteilungen* 8, 1995, p. 85-93).

A. George a su réunir les meilleurs spécialistes pour publier ces documents dans un ouvrage d'excellente qualité. On souhaiterait que toutes les découvertes épigraphiques aient droit à un pareil traitement.

D. CHARPIN

J. Lauinger, *Following the Man of Yamhad. Settlement and Territory at Old Babylonian Alalah*, Culture & History of the Ancient Near East 75, Leyde/Boston, 2015.

L'ouvrage de Jacob Lauinger (ci-dessous JL) constitue la publication d'une thèse soutenue à l'Oriental Institute de l'Université de Chicago en 2007. Il fait suite à une série d'articles où l'auteur (ci-dessous l'A.) présentait quelques résultats de la méthode archivistique au fondement de son enquête. L'A. a pu tenir compte, pour la présente publication, des articles de M. Dietrich et O. Loretz (« Alalah-Texte der Schicht VII (I-III) », *UF* 36, 37 et 38, 2004, 2005 et 2006) dont seul le premier était paru durant la rédaction de la thèse. Il a collationné toutes les tablettes qu'il lui fut possible de voir directement et a utilisé les nombreuses photographies qui ont été mises à sa disposition par les conservateurs et précé-

dents éditeurs du corpus d'Alalah VII. On apprécie au final la rigueur philologique et la méthode archivistique expliquée et justifiée pas à pas, et on ne peut que se réjouir que l'A. se propose de mettre en ligne prochainement les 39 tablettes et enveloppes dont il donne ici une édition et une traduction mises à jour : il en a déjà fourni généreusement les fichiers informatiques au projet Archibab, qui les intégrera prochainement à la base de données et au site internet. Une diffusion sur le portail Oracc est aussi annoncée. Mais ce ne sont pas les seules qualités de l'ouvrage, car les textes viennent servir une recherche historique tout à fait intéressante et dont les buts et résultats sont eux aussi explicités dans chaque introduction et conclusion de chapitre.

L'ouvrage, équilibré dans sa composition, comprend, outre les pages i-xviii de préface, remerciements, table des matières et tables diverses, un développement de 200 pages (p. 1-199) et des annexes de la même taille (p. 201-400) ; suivent les outils de consultation bienvenus dans un livre à destination d'un public de spécialistes : une bibliographie (p. 401-421) et différents index (textes cités [p. 422-433] ; mots discutés [p. 434-439] ; noms propres [p. 440-447]), où sont mêlés, sans que cela ne gêne en rien la consultation, les noms de personnes, de divinités et de lieux.

Une introduction assez étoffée (Chapter I : Introduction, p. 1-35) expose les buts de l'étude, le contexte historiographique et documentaire et la méthode, tout en donnant quelques définitions préliminaires nécessaires à la compréhension de l'analyse et des conclusions qui suivent : les contrats d'Alalah VII attestent l'existence d'une propriété non-institutionnelle de localités – villages, bourgades et peut-être même villes – qui pouvaient être acquises et possédées par un individu (j'emploie ici “localité” pour rendre le terme de *settlement* que l'A. utilise systématiquement, compte tenu de sa neutralité par rapport à la taille ou à la densité de population des territoires concernés, et qui est difficile à rendre fidèlement en français). L'étude entend mettre en lumière ce qu'impliquait en pratique le fait d'être propriétaire d'une localité à Alalah à l'époque paléo-babylonienne. Que l'acheteur obtenait-il réellement ? Avait-il un droit exclusif à toute la terre arable sur la localité ou d'autres individus pouvaient-ils y acquérir une propriété foncière ? L'acheteur obtenait-il seulement le droit de collecter un loyer ou tribut des habitants de la localité, qui restaient néanmoins relativement autonomes du moment qu'ils payaient en temps voulu ? Ou les habitants de ces localités étaient-ils irrémédiablement attachés au sol et dépendants de son propriétaire ?

Deux courants historiographiques modernes ont produit une importante bibliographie sur le sujet en se fondant, de manière plus ou moins explicite, sur des modèles explicatifs économiques et politiques pré-établis, mais sans apporter de preuves documentaires suffisantes à leurs conclusions. JL entend ainsi dépasser à la fois les travaux d'auteurs qui font appel *a priori* à la thèse du mode de production asiatique (I. Diakonoff, M. Liverani, C. Zaccagnini) et ceux des tenants du modèle weberien appliqué à la société de l'Âge du Bronze (J. D. Schloen), en s'attachant volontairement à décrire la propriété foncière à Alalah VII dans son contexte local.

C'est donc une étude d'histoire économique locale qui nous est proposée ici. Mais l'A. nourrit l'espoir qu'elle pourra servir de base solide à une recherche future d'histoire politique sur le royaume du Yamhad, qui manque pour le moment de sources assez nombreu-

La deuxième approche utilise les parallèles fournis par les données ethno-historiques montrant l'intérêt politique à une telle discontinuité territoriale : on considère ici le domaine de Yarim-Lim I non plus comme un royaume client de celui du Yamhad, mais comme une province de celui-ci, voire comme la propriété foncière personnelle d'un individu. La pratique consistant à disperser à travers le royaume les propriétés foncières des grands serviteurs et membres de la famille royale se retrouve dans de nombreux cas à travers l'histoire (l'A. cite des études sur des provinces aztèques de la vallée de Teotihuacan, le cas de la Grande Bretagne après les conquêtes de Guillaume le Conquérant, ainsi que celui de l'Empire néo-assyrien). Selon le principe du « diviser pour mieux régner », le pouvoir royal empêchait ainsi d'une part qu'une ambition politique concurrente ne trouve à se développer en s'ancrant sur une seule région et soumettait d'autre part les intérêts économiques des principaux propriétaires terriens au maintien et à la prospérité du royaume tout entier.

La troisième approche est plus historique et pose la question de l'existence d'un régime politique « amorrite » (quel que soit, précise JL, ce que l'on met comme réalité ethno-culturelle derrière l'adjectif « amorrite »), dont le cas du Yamhad ne serait qu'un exemple parmi d'autres. L'affaire d'Alahtum montre que le royaume de Zimri-Lim était lui-même morcelé, puisque la famille royale simalite de Mari a acquis plusieurs possessions au cœur même du royaume du Yamhad (outre Alahtum, J.-M. Durand compte parmi elles Tawarambi, Narazzik, et Tuhul ; voir FM 7, p. 66-70). Les archives de Mari révèlent également l'existence de royaumes yaminites eux aussi morcelés, dont les différents territoires sont éparpillés entre le Balih et l'Euphrate, et même au-delà jusqu'à la Méditerranée (ibid, p. 67). JL cite aussi le cas des terres de parcours (*nighum*) des troupeaux transhumants simalites ou yaminites étudiés par J.-M. Durand (Amurru 3, Paris, 2004, p. 111-197, spéc. p. 119), qui constituent un territoire discontinu traversant plusieurs entités politiques, où les pasteurs ont acquis des droits de passage et d'exploitation. En dehors de Mari, l'A. convoque aussi les archives de Leilan : dans une lettre à Till-Abnu de Šubat-Enlil (PIHANS 117 89), le roi d'Eluhut promet à ce dernier une maison à Eluhut et une localité de son choix dans son royaume en échange d'une maison à Šubat-Enlil. Ainsi, outre le fait de posséder des localités qui n'étaient pas contiguës à leurs capitales, les princes de l'époque amorrite pouvaient aussi posséder des maisons dans des localités qui n'étaient pas les leurs. JL conclut ainsi en complétant la conception défendue par J.-M. Durand d'un « ordre amorrite » fondé sur l'idée (partiellement fictive) d'une appartenance familiale commune des princes de Syrie-Mésopotamie de l'époque paléo-babylonienne. Il faut y ajouter désormais de manière à peu près certaine l'idée d'une relation fluide à l'espace dans les structures sociales, politiques et économiques, le groupe humain étant toujours plus important que le territoire.

L'argumentaire développé dans le livre est soutenu et conforté par 3 annexes : dans la première, l'A. considère la place d'Alalah niveau VII dans la chronologie générale du Proche-Orient de l'Âge du Bronze ; il passe en revue les arguments qui ont porté les savants à considérer qu'il y eut deux, trois ou quatre dirigeants d'Alalah durant la période du niveau VII et ajoute des éléments de preuve en faveur d'un total de quatre dirigeants. Dans

la deuxième annexe, il fournit à la fois un commentaire détaillé de la documentation du niveau VII relative aux localités et autres biens immobiliers et aussi un catalogue de toutes les tablettes et enveloppes du niveau VII, publiées ou inédites, dont il a connaissance, donnant pour chacune le numéro de publication, de chantier et de musée ainsi que le *locus* de découverte et le genre de texte qu'elle comporte. Dans la troisième annexe, le lecteur est heureux de trouver une édition (transcription et commentaire philologique) de tous les textes du niveau VII qui sont traduits et commentés dans l'ouvrage, soit 39 tablettes et enveloppes. Au final, on ne peut que conseiller la lecture et la lecture d'un livre aussi riche, pertinent et stimulant portant sur une période et une région mal connues de l'époque paléo-babylonienne.

A. JACQUET

M. Rutz, *Bodies of Knowledge in Ancient Mesopotamia. The Diviners of Late Bronze Age Emar and their Tablet Collection*, Ancient Magic and Divination 9, Leyde/Boston, 2013.

L'idée d'étudier les nombreux textes découverts dans le bâtiment d'Emar appelé « temple M₁ » par ses fouilleurs comme un ensemble et en fonction de leur contexte archéologique m'a paru d'emblée intéressante, puisque j'ai cru retrouver dans la démarche de Matthew Rutz les motivations qui m'ont jadis conduit à entreprendre mon étude sur *Le Clergé d'Ur* (1986) ; en l'occurrence, cet ensemble d'écrits ne concerne pas des purificateurs, mais une famille de devins. L'ouvrage comprend une introduction, suivie par 4 chapitres, le cinquième constituant la conclusion de l'étude. Celle-ci (qui couvre les pages 1 à 328) est suivie par 4 annexes considérables (p. 329-572), une bibliographie (p. 573-624) et des index (p. 625-682).

L'introduction (p. 1-13) situe l'entreprise dans un cadre théorique très général, qui s'appuie en particulier sur les travaux de S. Houston. Elle se prolonge dans le chapitre 1 (p. 15-43), qui commence par une présentation de la divination mésopotamienne. On observe une fois de plus à quel point les exigences académiques sont différentes selon les pays. Pour ma part, je regrette qu'il faille arriver p. 33, donc avoir lu 10% de l'étude, pour rentrer enfin dans le vif du sujet. Les généralités qui précèdent ne m'ont pas appris grand chose ; mais je sais bien qu'aux USA elles sont actuellement considérées comme indispensables. Par ailleurs, l'approche de l'A. se veut sophistiquée ; il récuse ainsi les termes à ses yeux simplistes de « 'writing' and 'reading' » au profit de « 'production' and 'response' » (p. 9). On est donc assez étonné de le voir ailleurs employer des termes aussi flous conceptuellement que « literary texts » (p. 16) ou encore « scholars » (passim)... Le ch. 2 reste encore dans les généralités avec une présentation d'« Emar on the Euphrates: Archaeology, History and Society » (p. 45-92).

C'est avec le ch. 3 que l'étude devient plus précise : « 'Temple' M₁: Morphology of a Tablet Collection » (p. 93-126). Pour désigner le bâtiment, l'A. a gardé la désignation des fouilleurs (« 'Temple' M₁ »), mais les guillemets montrent qu'il prend ses distances par rapport à leurs conclusions. Il aurait été plus logique, dans la partie descriptive, de parler de façon neutre de « bâtiment M₁ », le débat « temple ou maison » n'étant tranché que p. 308 en faveur de la maison. Son état de la question n'apporte rien de neuf aux observations déjà

faites par Th. McClellan en 1997, complétées par A. Otto en 2006, et qu'il reprend à son compte. On s'étonne cependant qu'il n'ait nulle part indiqué quel problème aurait posé l'association d'un devin avec un temple : jamais en Mésopotamie un devin n'est rattaché à un temple (du moins avant le premier millénaire), au contraire des prophètes. Par ailleurs, un parallèle aurait pu être fait avec le cas de Tell Yelkhi à l'époque paléo-babylonienne ; la bibliographie cite seulement l'article de C. Saporetti de *Sumer* 40, mais la situation a été résumée par S. Viaggio, « Note sulla cronologia di Tell Yelkhi », *Egitto e Vicino Oriente* 27, 2004, p. 103-108 (p. 105). Pour les fouilles de Meskene, l'A. s'en est tenu aux seuls rapports préliminaires publiés et n'indique nulle part qu'il ait tenté de prendre contact avec les archéologues. Il aurait pu apprendre que les tablettes du bâtiment M₁ arrivées sur le marché des antiquités ont une histoire bien différente des autres. Tandis que la plupart des tablettes de Meskene ont été découvertes par des pillards après la fin des opérations de sauvetage (1976), alors que le niveau du lac avait baissé, celles qui proviennent du « temple M₁ » ont été dérobées au moment même de la première découverte par l'équipe de l'IFEAD – et un des voleurs fut d'ailleurs mis en prison ; c'est cela qui permet d'expliquer l'existence de joints entre des fragments de tablettes issus des fouilles officielles et d'autres issus du commerce (un exemple est donné p. 186).

Le chapitre 4 (« Interpreting the 'Temple' M1 tablet collection », p. 127-299) constitue le cœur même de l'ouvrage. Dans une première section (p. 127-276), l'A. étudie les textes en fonction de leurs genres : documents administratifs, textes juridiques, lettres, rituels publics, textes lexicaux, textes divinatoires, incantations et rituels, textes littéraires et textes de nature indéterminés. Il s'agit en quelque sorte du commentaire de l'annexe B, également divisé selon ces 9 catégories (p. 431-458). L'A. indique pour chaque genre les textes présents, leur position dans les différents locus, ainsi que leur mode de rédaction (selon les catégories, contestées, de « Syrienne » ou « Syro-hittite ») et leurs éventuels scellements. Pour finir, il signale les textes analogues trouvés en d'autres endroits du site. L'étude de chaque genre s'achève par un tableau récapitulatif.

Plusieurs observations peuvent être formulées. Tout d'abord, l'étude des trois premiers genres, autrement dit des documents d'archives, est très décevante à bien des égards. La division en sous-catégories n'est pas toujours heureuse. Ainsi, parmi les textes juridiques, la rubrique Loans est-elle accompagnée de cette remarque : « Similar texts can be found under Pledge/Security below ». Le lecteur se dit que la typologie n'est pas très au point ; il se rend alors compte que les sous-catégories sont présentées... par ordre alphabétique ! Ce n'est heureusement le cas que pour les textes juridiques. On s'étonne par ailleurs que certaines sous-catégories soient prises en compte, alors qu'aucun texte en relevant n'est attesté dans le bâtiment M1 : l'A. se limite alors à indiquer ceux qui ont été découverts ailleurs. Il aurait été plus logique de commenter l'inventaire des textes du bâtiment M1, puis des autres lieux comparables comme le Temple A etc. et de se livrer ensuite à une comparaison.

L'étude des lettres n'est pas non plus bien satisfaisante. L'A. souligne à juste titre que les lettres sont généralement trouvées chez leur destinataire, mais qu'on retrouve aussi parfois chez leur expéditeur des copies de

lettres envoyées. Cette observation de bon sens aurait pu être étayée par des exemples précis ; la littérature sur le sujet ne manque pas et sa consultation aurait aussi permis à l'A. d'ajouter le cas des lettres non envoyées ou des brouillons. Quoi qu'il en soit, le détail des 19 lettres retrouvées en M1 n'est pas exposé et ce n'est pas la lecture de l'annexe B.3.1 (p. 475-477) qui éclairera le lecteur. On se serait pourtant attendu à ce que l'étude des documents d'archives débouche sur des considérations sur les occupants du bâtiment M1, mais il n'en est rien. Le rôle des personnages dans les contrats n'est même pas évoqué, on en reste encore au niveau du pur catalogage. Il faut donc attendre la suite... Mais quand on arrive p. 278-291, on reste sur sa faim : il n'y a aucune recherche prosopographique approfondie. Il est vrai qu'elle a déjà été menée par d'autres, mais alors, ce livre s'imposait-il ?

Une des questions fondamentales posée par les textes d'Emar est celle de la coexistence de deux façons d'écrire, que D. Arnaud a dénommées « syrienne » et « syro-hittite ». Une littérature considérable a été consacrée à cette question et on est un peu étonné de la façon cavalière avec laquelle l'A. traite le sujet : à peine une demi-page (p. 41) ! Il garde l'idée que la façon d'écrire syro-hittite est plus récente que la façon syrienne héritière des traditions OB (voir l'emploi de cette distinction dans une perspective chronologique p. 282). On est donc un peu étonné de lire p. 291 n. 281 qu'il n'est pas exclu qu'un scribe puisse pratiquer les deux écritures... L'A. revient sur cette question dans la conclusion (p. 325). Du fait qu'il existe deux manuscrits de la section d'EAE relative aux éclipses de lune (S et SH), l'A. imagine qu'on aurait voulu moderniser la bibliothèque en recopiant le vieux manuscrit syrien à la façon nouvelle (style syro-hittite). On est cependant surpris qu'il n'évoque pas une problématique analogue connue depuis 30 ans : la réforme de l'écriture qui eut lieu à Mari sous Yahdun-Lim (voir en dernier lieu ma contribution aux *Mél. Attinger*). La grande avancée dans ce dernier cas est que les duplicats étant des documents administratifs, l'intérêt de l'opération pour le scribe antique est pour nous beaucoup plus facile à établir.

Du fait que les éléments relatifs à la pratique de la divination sont très ténus, D. Fleming avait formulé l'hypothèse qu'on ait affaire à des devins qui n'exerçaient pas (ou plus) leur art. M. Rutz écarte cette idée, à vrai dire un peu légèrement (p. 321). Il aurait en effet fallu s'intéresser de près aux situations connues à l'époque paléo-babylonienne : J. Sasson a écrit des pages très intéressantes sur les devins connus à Mari qui ont « fait carrière ». J'ai réfuté son idée quant à Asqudum⁶, mais le cas de Haqba-Hammu à Tell Rimah montre que ce type de figure existe.

La nature même de la collection de textes savants n'est pas abordée de manière systématique. On doit distinguer clairement le statut de l'ensemble juste avant la destruction de la maison de l'histoire de ses composantes prises individuellement. D'un point de vue théorique, plusieurs possibilités existent. On peut avoir affaire à la préservation d'exercices écrits dans le cours de la formation de nouveaux scribes. Le phénomène du recyclage fait que le plus souvent les tablettes datent de

6. D. Charpin, « Patron and client: Zimri-Lim and Asqudum the diviner », dans K. Radner & E. Robson (éd.), *The Oxford Handbook of Cuneiform Culture*, Oxford, 2011, p. 248-269.

la dernière phase, mais ce n'est pas toujours le cas, comme l'a montré M. Tanret pour Tell ed-Der. Il peut par ailleurs y avoir la volonté de constituer un corpus de référence qui puisse être consulté en cas de besoin (cf. *NABU* 2012/30) : les devins d'Emar avaient-ils chez eux tout ce qui pouvait leur être nécessaire ? L'A ne (se) pose même pas la question...

M. Rutz n'est pas le premier qui ait tenté la mise en ordre de ce riche matériel épigraphique. O. Pedersen de manière rapide, puis D. Fleming de façon plus approfondie s'étaient déjà livrés à cet exercice ; mais M. Rutz a pensé qu'il fallait reprendre l'entreprise de manière plus systématique (p. 109). À cet égard, c'est l'annexe D.2 qui constitue la pièce maîtresse de l'enquête. Elle permet de fixer le nombre de tablettes qui se trouvaient dans le bâtiment M1 juste avant sa destruction entre 300 et 1300, mais sans doute plus proche du chiffre minimum (p. 312). On est bien sûr un peu déçu que tant d'efforts n'aient pas permis à l'A. une plus grande précision, mais au moins son honnêteté est-elle louable. De la même manière, l'espoir qu'on puisse établir une répartition spatiale fine des textes en fonction de leur genre doit être abandonné, comme l'avoue l'A. p. 316 ; le lecteur ne peut s'empêcher de plaindre le malheureux doctorant, aboutissant à une telle impasse après tant de travail. J'avais d'abord pensé que les 4 annexes auraient facilement pu être publiées sous la forme moins coûteuse, moins encombrante d'un CD-ROM (comme l'a fait R. Pruzinsky avec SCCNH 13), mieux encore d'une base de données accessible sur Internet ; cette dernière solution aurait permis aux utilisateurs un accès plus commode et surtout à l'A. une mise à jour régulière des données. Il n'est d'ailleurs pas trop tard pour le faire. Mais quand on achève la lecture du livre, on comprend que le « catalogue raisonné » est en fait le résultat principal de l'enquête, comme l'indique l'A. lui-même (p. 302).

La bibliographie est d'une taille impressionnante. Elle n'a malheureusement pas fait l'objet d'une relecture aussi soigneuse qu'il l'aurait fallu. Le lecteur francophone est depuis longtemps habitué à voir les titres français estropiés dans les publications américaines, et malheureusement ce livre ne fait pas exception ; vu la spécialité de l'A. on s'étonne cependant de lire « divinatoire » pour divinatoire » (p. 573 sub Anbar 1981) ou « heptascopie » pour hépatoscopie (p. 587 sub Dussaud 1937). Les titres en allemand ne sont pas épargnés, comme « Manitik » au lieu de « Mantik » (p. 574 sub Archi 1982). Mais les scories dans les titres anglo-américains ne sont pas rares (comme « Ancestores » dans le célèbre article de Lambert 1957). Sans parler des noms d'auteurs déformés : Güterbach au lieu de Güterbock (p. 577 sub Berman 1974), Daniel Bonnetterre devenu Bonterre (p. 578). Les prénoms des auteurs sont le plus souvent développés, mais parfois seulement cités sous forme d'initiales. Il aurait sans doute mieux valu qu'ils le restent : alors que Frances Pinnock est devenue Francis (p. 609), Francis Joannès est prénommé Frances avec constance (p. 587 Durand and Joannès 1990, p. 588 sub Fales 1991, p. 598, p. 606 sub Mora 1992), en compagnie de René Lebrun devenu Renée (p. 601)... Les remarques ci-dessus sont loin d'être exhaustives ; on serait davantage porté à l'indulgence si l'A. ne s'était pas montré lui-même sévère avec autrui (p. 598 sub Klein 1999 « 42th [sic] »). Le problème que pose un si grand nombre de négligences est de jeter la suspicion sur la qualité générale du travail de

l'auteur (et on se demande si l'éditeur s'est assuré d'une relecture par un *senior*, ce qui devrait être le cas dans une collection comme celle-ci). Sur le fond, on relève quelques lacunes. Manque ainsi l'étude de J. Sasson dans laquelle celui-ci considère que la plupart des devins à Mari ne savaient ni lire et écrire⁷. J'ai critiqué cette façon de voir dans une étude qui, elle, figure dans la bibliographie (Charpin 2004b) : ai-je vraiment été lu ? On regrette par ailleurs que l'A. n'ait guère été en mesure d'utiliser des travaux postérieurs à son doctorat, soutenu en 2008 (cf. préface p. 15). Ainsi, la discussion sur les niveaux de literacy (p. 8-9) aurait-elle pu bénéficier de Veldhuis 2011⁸.

Finalement, le lecteur achève ce livre avec un sentiment de malaise : on a l'impression d'un grand écart entre des considérations très (trop) générales et des masses de détails techniques dont on ne voit pas toujours très bien l'intérêt dans la démarche qu'on avait cru être celle de l'A. Il n'était pas question pour l'A. d'offrir une édition des textes : pourquoi donc consacrer des pages et des pages à décrire en détail les différents manuscrits de chacun d'eux ? La question que je me suis posée en commençant la lecture était : y a-t-il plus à dire que ce qui a déjà été fait, en particulier par D. Fleming et par Y. Cohen ? La réponse est assurément positive, mais il faut bien avouer que le rapport travail/résultats montre très nettement un exemple de rendement décroissant. J'avoue ma déception : j'espérais lire un livre sur les devins à Emar et j'ai lu des pages et des pages sur la reconstruction des listes lexicales... Il faut bien avouer que l'A. n'a guère eu de chance, puisqu'au moment même où il achevait sa thèse, M. Ganzert publiait la sienne sur *The Emar Lexical Texts*⁹ et un an plus tard, Y. Cohen HSS 59 ; faut-il s'étonner que l'A. n'ait pas eu le courage de faire mention de ces deux livres dans la préface ?

Par rapport à l'objectif de l'A., exposé p. 37-38, le résultat présente deux faiblesses majeures. Du point de vue archéologique, il n'a pas eu accès aux archives de la fouille et il exprime à plusieurs reprises le regret qu'on ne puisse pas trancher telle ou telle incertitude avant la parution de la publication finale. L'autre limite concerne les joints ou les identifications nouvelles proposés par l'A. : là encore, il nous indique plus d'une fois qu'il faudra attendre avant d'avoir confirmation (ou non) de ses hypothèses. Cependant, on ne peut s'empêcher de s'étonner qu'il ait attendu le printemps 2011 pour envisager de se rendre au musée d'Alep, sa thèse ayant été achevée en 2008 ; la triste actualité l'a empêché de réaliser ce projet. Autrement dit, il s'agit d'une entreprise intéressante, mais dès le départ les conditions n'étaient pas réunies pour permettre qu'elle aboutisse de façon totalement satisfaisante.

D. CHARPIN

7. J. M. Sasson, « About "Mari and the Bible" », *RA* 92, 1998, p. 97-123, spéc. p. 117 n. 82.

8. N. Veldhuis, « Levels of Literacy », dans K. Radner & E. Robson (éd.), *The Oxford Handbook of Cuneiform Culture*, Oxford, 2011, p. 68-89.

9. M. Ganzert, *The Emar Lexical Texts*, Université de Leiden, 2008 ; thèse sous la direction de W. van Soldt, accessible en *Open access* (<https://openaccess.leidenuniv.nl/handle/1887/17707>).

Yasmah-Addu, « Autre chose : à la fin du mois de Tammuz, en un jour faste (*i-na u₄-mi [d]am-qi-im*), je suis arrivé de Ninive à Šubat-Enlil¹⁰ ».

On notera, dans le cadre du commentaire sur la date du serment d'alliance entre Zimrí-Lîm et Hammurabi, en lien avec le dieu Šîn (p. 34), que dans certains calendriers du premier millénaire, le 28^e jour est celui de la disparition de Šîn¹¹ et qu'un texte administratif médio-assyrien mentionne une distribution de pain pour le repas du dieu Šîn, le 27^e jour¹².

V. Gysembergh expose de manière très nette et convaincante à la fois les liens existant entre les conceptions astronomiques que l'on trouve chez Eudoxe de Cnide et celles issues de la Mésopotamie, tout en soulignant les traditions et innovations issues du monde grec. On notera p. 43, dans le tableau 1, pour insister sur le cas d'identité astronomique et sémantique que *ur-idim* désigne en outre « le chien fou/enragé », c'est-à-dire l'animal dont la facette sauvage est exposée. On comprend bien alors son équivalence chez Eudoxe de Cnide avec « bête sauvage ».

J.-M. Durand présente la figure démoniaque de la tempête en Mésopotamie, souvent personnifiée par un être intermédiaire, à travers de nombreux documents du deuxième et premier millénaire av. J.-C. Il montre qu'ils représentent une personnification du monde hostile et de ses manifestations naturelles (tempêtes, tornades, marées exceptionnelles etc.) entourant la société des hommes et parfois la menaçant. On soulignera notamment son interprétation du déluge comme étant non pas une submersion de la terre par des pluies diluviennes mais plutôt, dans ces cultures où l'agriculture irriguée est importante, une inondation liée à la rupture des digues retenant l'eau.

Au final, un livre très intéressant regroupant de manière cohérente un ensemble d'articles sur un sujet dont l'actualité n'est jamais démentie.

L. MARTI

S. Stern, *Calendars in Antiquity. Empires, States, & Societies*, Oxford, 2012.

L'auteur de cet ouvrage indique d'emblée que l'étude du calendrier n'est pas une curiosité en marge de l'histoire des sciences : elle est – ou devrait être – au cœur d'une approche des sociétés. Il achève son introduction en indiquant : « I do not approach ancient calendars as technical devices for reckoning time, but rather as integral aspects of society and culture. In short, my purpose is to write a piece of social history » (p. 21). L'intention est louable et la réalisation à la hauteur des ambitions.

L'ouvrage a été divisé en deux parties : « I. From City States to Great Empires : the Rise of the Fixed Calendars » (p. 25-227), avec des chapitres sur les calendriers de la Grèce ancienne (ch. 1), de la Babylonie (ch. 2), de l'Égypte (ch. 3) et enfin sur « The Rise of the Fixed Calendars : Persian, Ptolemaic, and Julian Calen-

10. ARM I 10 = LAPO 17 475.

11. Voir A. Livingstone, *Hemerologies of Assyrian and Babylonian Scholars*, CUSAS 25, Bethesda, 2013, p. 253.

12. V. Donbaz, *Middle Assyrian Texts from Assur at the Eski Şark Eserleri Müzesi in Istanbul*, KAM 11, WVDOG 146, Harrassowitz, Wiesbaden, 2016, texte 12 : 1-8 : 2 (bân) *ninda nap-tu-nu i+na u₄ 27-kâm, ša šu ^mha-zi, lú a-láh-hi-ni, ^mmu-šal-lim-^aamar-utu, lú ka-kar-di-nu, a-¹na¹ nap-te-ni, ša 'iti¹ 'Sin, ma-hi-ir.*

dars » (ch. 4). La deuxième partie s'intitule « The Empires Challenged and Dissolved : Calendar Diversity and Fragmentation » (p. 232-424) et retiendra moins l'attention des assyriologues. La brève conclusion (p. 425-430) offre un bon résumé de l'essentiel. L'intérêt de ce livre pour les assyriologues réside essentiellement dans les données concernant les autres civilisations et dans l'approche générale, l'A. n'attachant guère d'importance aux calendriers antérieurs à l'époque néo-assyrienne. On regrette surtout qu'il ignore les tentatives de calendriers supra-régionaux, comme celui qui s'imposa en Haute-Mésopotamie avec les conquêtes de Samsi-Addu et survécut bien au-delà de la décomposition de son empire (cf. *NABU* 2013/46).

Quelques remarques marginales :

– p. 6 : la division du mois en trois unités de dix jours n'est pas propre aux calendriers des cités grecques, elle existait déjà à l'époque paléo-babylonienne : cf. mon *Clergé d'Ur*, p. 209-210.

– p. 7 n. 9 : le livre d'A. Livingstone sur les hémérologies est paru l'année suivant la publication du livre de S. Stern (*Hemerologies of Assyrian and Babylonian Scholars*, CUSAS 25, Bethesda, 2013) ; il avait été précédé par plusieurs études, dont aucune ne figure dans la bibliographie.

– p. 10 : la coexistence de deux calendriers différents est attestée dès le III^e millénaire à Ebla, ce dont l'A. ne semble pas conscient (cf. D. Charpin, « Mari et le calendrier d'Ebla », *RA* 76, 1982, p. 1-6).

– p. 84-88 : l'A. ne semble pas connaître les débats relatifs à l'existence ou non d'un calendrier fixe de 30 jours en Babylonie : cf. M. Tanret, « What a Difference a Day made... : on Old Babylonian Month Length », *JCS* 56, 2004, p. 5-12, avec qui je suis en désaccord¹³.

Indiquons pour finir que S. Stern a obtenu en 2103 de l'ERC un « Advanced Grant » pour son projet « Calendars in Late Antiquity and the Middle Ages : Standardization and Fixation », qui prolonge son ouvrage de 2012.

D. CHARPIN

A. Thomas (dir.), *L'Histoire commence en Mésopotamie*, Lens, 2016.

Ce beau catalogue a été réalisé à l'occasion de l'exposition éponyme, qui s'est tenue au Louvre Lens pendant l'hiver 2016-2017 et qui a exposé les beautés de la Mésopotamie antique, à travers des œuvres, plus ou moins connues, provenant principalement des riches collections du musée du Louvre.

Après avoir posé en guise d'introduction la question de la naissance de l'histoire en Mésopotamie, l'ouvrage se poursuit en plusieurs chapitres thématiques. La redécouverte de ce monde oublié et son impact sur notre société, est suivie par une mise au point sur son économie et son monde religieux. La Mésopotamie étant souvent considérée comme le monde des premières fois, les chapitres suivants présentent logiquement les premières villes, la première écriture, les premiers rois, et les premiers empires. Chaque chapitre de l'ouvrage se

13. Voir D. Charpin, « "Nippur Calendars" and Other Calendars in the Old Babylonian Period », dans Sh. Yamada & D. Shibata (éd.), *Cultures and Societies in the Middle Euphrates and Habur Areas in the Second Millennium BC*, vol. 2 : *Calendars and Festivals*, Studia Chaburensia, Wiesbaden, sous presse.

décompose en un commentaire introductif général, suivi des œuvres l'illustrant avec des reproductions de qualités associées à des commentaires fournis, voire à l'association de techniques de pointe pour proposer des reconstitutions de vestiges parfois peu parlant. On soulignera par exemple la présentation de la visite virtuelle du palais de Khorsabad (p. 383).

L'éditrice du volume réalise le tour de force de réunir pour le nourrir, outre ses propres textes, ceux d'un grand nombre de spécialistes, qui ont pu rédiger des chapitres de synthèse, des commentaires d'œuvre plus ponctuels, ou proposer des traductions inédites ou mise à jour de documents cunéiformes, pour fournir un véritable catalogue actualisé de ces œuvres. Non content d'exposer des documents bien connus, ce catalogue présente aussi des objets qui le sont moins, voire totalement inédits, associés à une iconographie illustrant l'époque de découverte, le tout dans un souci de pédagogie pour le grand public qu'il faut saluer. La reconstitution par exemple du panneau en briques de Khorsabad (p. 206), à partir de quelques fragments de briques cuites, permet de se faire une idée de la décoration spectaculaire du palais de Sargon II.

On ne pourra que féliciter l'éditrice d'avoir produit un aussi bel ouvrage alliant excellence scientifique, présentation didactique et richesse iconographique.

L. MARTI

L. Sassmannshausen (éd.), en collaboration avec G. Neumann, *He Has Opened Nisaba's House of Learning. Studies in Honor of Åke Waldemar Sjöberg on the Occasion of His 89th Birthday on August 1st 2013*, Cuneiform Monographs 46, Leyde/Boston, 2014.

Å. Sjöberg avait reçu en 1989 un premier volume de *Festschrift* à l'occasion de ses 65 ans. Vingt-cinq ans plus tard en est paru un second, fort différent du premier. Il réunit en effet surtout des savants non américains, ce qu'on peut interpréter comme un hommage au rayonnement international du sumérologue suédois. L'éditeur fait allusion aux « years during which this volume was produced » : de fait, trois des contributeurs sont décédés avant la parution du livre, dont Henri Limet, mort en août 2009, ce qui donne une idée du délai de publication, l'ouvrage ayant manifestement été initialement prévu pour fêter les 85 ans du dédicataire. Le volume comprend 21 contributions, dont 12 en anglais, 7 en allemand et 2 en français. Je me limiterai ici à quelques remarques sur deux contributions portant sur l'époque paléo-babylonienne.

G. Voet et K. Van Lerberghe (« Four and a Half "Quasi-Hüllentafeln" », p. 261-279) publient la copie et l'édition de 4 tablettes issues des archives d'Ur-Utu à Tell ed-Dēr relatives au dossier des *tuppât ummatim*, qu'ils avaient utilisées dans leur étude de *NAPR 6* en 1991 ; ils y ont ajouté la copie de CBS 4485, dont C. Wilcke n'avait donné que la transcription dans la *ZA 73* en 1983. Il est dommage qu'ils n'aient pas profité de l'occasion pour compléter le dossier (des éléments récents ont été indiqués dans mon livre *Writing, Law, and Kingship in Old Babylonian Mesopotamia*, Chicago & Londres, 2010, ch. 4, qui abrège et met à jour mon étude de 1986¹⁴). Surtout, leur étude ne précise pas

explicitement que les légendes des sceaux imprimés sur ces tablettes n'ont pas été reproduites, pour une raison d'ailleurs bien mystérieuse puisque G. Voet est co-auteur...

E. Leichty & A. Guinan, « The Rejected Sheep » (p. 103-112), publient deux tablettes OB tardives, qui décrivent les défauts de moutons et de chèvres apportés par des individus¹⁵ : ils interprètent ces malformations (portant surtout sur les cornes, les oreilles et les sabots) comme des raisons de ne pas retenir ces animaux pour la divination. Le texte de la collection Schøyen auquel ils font allusion (MS 3331, p. 106) a été publié en 2013 par A. George dans *CUSAS 18 n° 43*.

Le titre du recueil (*He Has Opened Nisaba's House of Learning*) est sans nul doute particulièrement bien choisi et on me permettra d'achever cette brève recension par une note personnelle. Lorsqu'en 1983 je voulus collationner les tablettes d'Ur conservées à Philadelphie, j'écrivis à Å. Sjöberg, sans recevoir de réponse dans un premier temps, ce qui inquiéta le jeune assyriologue que j'étais alors. En réalité, l'accueil qui me fut réservé fut incroyablement généreux. Je fus logé chez les Sjöberg ; arrivé un samedi, je pus dès le lendemain commencer mon travail dans la *Tablet Room*... Et j'ai encore un souvenir très précis de l'éclat de rire par lequel ce grand savant accueillait joyeusement l'annonce que je lui faisais en tremblant – il avait publié comme « hymne à un temple de Nin-šubur »... une liste de noms propres sumériens. Ce séjour reste pour moi inoubliable – puissent la persévérance et la chaleur humaine de ce savant qui nous a quittés le 8 août 2014 demeurer un exemple !

D. CHARPIN

14. Notamment avec l'intégration de BBVOT 1 111 au dossier ; mais je n'ai pas fait mention de OLA 21 63 (liste de *tuppât šimātīm* et de *tuppât šurdê*), qui n'a pas non plus été

utilisé dans *NAPR 6* (p. 5) et pour lequel voir désormais www.archibab.fr.

15. Dans CUNES 55-09-002 : 16, au lieu de *ša qu išg-tár*, lire *ša GAZ-išg-tár* « appartenant à Kasap-Ištar ».